

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 18

Artikel: Le feuilleton : la veillée du diable : [1ère partie]
Autor: Doron, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220261>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LA VEILLÉE DU DIABLE

EN ce soir de mi-septembre, des phalanxes serrées de nuages volacés, chassés par un vent chaud et violent, descendaient presque jusqu'à terre, obscurcissant le paysage une heure plus tôt que d'habitude.

Seule de toutes les maisons du vallon, la « carrée » dite des Prés-Verts, formait à gauche du village une tache blanche sur le fond sombre des champs fraîchement labourés et des prés de couleur si tendre d'ordinaire, mais que le reflet blafard d'un ciel tourmenté enveloppait ce jour-là d'une tristesse infinie. Dans la « carrée », deux femmes, Jenny Dumaraïs et sa servante Babette, couraient de gauche et de droite, fermant hâtivement fenêtres et volets, pendant que dans un gros bâtiment voisin contenant remise, grange et écurie, le maître des lieux, Romain Dumaraïs, insoucieux du temps menaçant, jurait comme un charretier et furibond frappait du dos d'un trident une vache qu'il venait d'abrever à la fontaine et qui ne voulait ou ne pouvait plus rentrer à l'écurie. En s'épuisant en jurons, en horions, Dumaraïs, un homme jeune encore, grand et fort, paraissait en proie à un de ces départs aveugles qui portent ceux qui en sont victimes à accroître leur malheur plutôt qu'à chercher à en restreindre l'étendue. Sous l'averse des coups, la pauvre vache, ne comprenant rien à ces caresses de mauvais goût, avançait lentement et péniblement, comme si le pavé trop pointu la blessait aux pieds. Une fois dans l'écurie, elle se laissa choir sur la paille d'un air qui disait : « Tue-moi si tu veux, quant à moi, je ne bougerai plus ». Je ne sais si Dumaraïs comprit ce langage, toujours est-il que tout essoufflé, il s'arrêta de frapper et se mit silencieusement à considérer sa vache, la plus belle et la meilleure laitière du troupeau, un animal de race pour lequel il avait refusé six jours auparavant 1600 francs d'un Savoyard, qui était venu tout exprès pour le relancer. Et maintenant, déveine incroyable, cette bête manifestait tous les symptômes de la fièvre apteuse, de cette peste de nos étables, une véritable invention du diable. Depuis le jour précédent, la Princesse — c'était le nom de la vache malade — ne mangeait guère et son lait avait diminué de telle façon, qu'à la dernière traite, il y eut juste de quoi recouvrir le fond du seillon. En présence de faits aussi caractéristiques, il ne restait plus de place pour le doute et l'espérance. Le tragique de la situation se révélait dans toute sa cruelle nudité. Dumaraïs se prit la tête entre ses deux grosses mains et poussa un cri rauque dont il sortit, pour finir, pareil à une fusée un formidable juron qui résonna dans l'écurie comme le rugissement d'un lion mordant impuissant les barreaux de sa cage. Le pauvre homme songeait à tout ce qui l'attendait. Ses quinze vaches et trois génisses, son orgueil et son espoir, devraient être abattues et on ne lui donnerait en compensation qu'un maigre 80 % de l'estimation du prix de tout ce bétail. Les estimateurs ne tiendraient évidemment pas compte du fait que son écurie ne contenait que des bêtes de choix valant certainement bien plus que toutes celles de la contrée. A cette pensée, la rage le reprit. Il chercha un objet sur lequel il put assouvir le violent besoin de vengeance qui l'éteignait. Ah ! s'il avait tenu cet infâme Savoyard qui sûrement avait infesté son écurie, il l'eût étranglé sur place, sans procès, d'une seule pression de ses larges mains noueuses. Soudain, une idée, rapide comme l'éclair, aigüe comme la langue du serpent, déstint quelque peu la face crispée de Dumaraïs. Du même coup, sa décision fut prise : Oui, il ne serait pas seul

à se tordre de dépit et à maudire la destinée. D'ailleurs, n'était-ce pas un pur hasard que ce fut lui plutôt qu'un autre qui se trouvait être la victime du Savoyard ? Cette nuit encore, il irait semer la peste au seuil de l'écurie de son plus grand adversaire, de ce Louis Louplan, doublément exécré 1. parce que propriétaire rivalisant d'importance, et 2. parce qu'aux dernières élections communales, celui-ci l'emporta haut la main comme municipal contre lui, Romain Dumaraïs, qui ne réunit que quelques pauvres suffrages. Après avoir subi en plein conseil communal cette sanglante humiliation, Dumaraïs, froissé jusqu'au plus profond de son être, donna séance tenante sa démission de membre du parti politique auquel il avait appartenu pendant près de vingt ans. Depuis ce jour-là, il incarnait l'opposition systématique dans la commune et formait un parti pour lui tout seul. On ne l'aimait guère au village. Orgueilleux et ambitieux sans y mettre de sourdine, Dumaraïs voulut de tout temps trôner au haut de l'échelle et, les circonstances ne l'y portant pas d'elles-mêmes, il intriguait d'autant plus. N'ayant jamais su ménager l'amour-propre de son entourage, car enfin dans ce bas monde chacun a son quant-à-soi, comme chacun a ses petits intérêts, il s'était heurté à tous les angles de ses concitoyens si bien que pour finir il ne rencontrait plus, au village, que de l'antipathie, quand ce n'était pas une franche aversion. Rien ne le corrigea. Au contraire, cherchant les causes de son insuccès où elles ne se trouvaient pas, il s'entêta et s'imagina obtenir par la contrainte ce qu'on ne voulait pas lui accorder librement.

Ce soir de septembre, devant sa « Princesse » affaissée et ses autres vaches sans doute déjà contaminées, son plan était dressé, sa résolution se trouvait irrévocablement prise. Il attendrait au lendemain pour aviser le vétérinaire de ce qui se passait chez lui et dans l'intervalle, il s'arrangerait de façon à ne pas être seul à patir du mauvais sort. Quelque peu soulagé à cette pensée, il termina son travail tant à l'écurie qu'à la grange — son domestique participant depuis huit jours comme piou-piou à un cours de répétition — et, sans s'inquiéter de la pluie qui tombait à torrent et des éclats de tonnerre ébranlant l'atmosphère, il entra dans la « carrée », le front plissé, l'œil mauvais. En le voyant déboucher à la cuisine, sa femme, une personne aux nerfs affinés par un travail intérieur trop intense et une constitution plutôt délicate, eut un frisson dans le dos. Ce regard étrange qui lui donnait la chair de poule, elle l'avait déjà vu à une précédente occasion. N'était-ce pas à dix ans de là, un soir d'avril où leur maison brûla de fond en comble ? A ce souvenir pénible entre tous, la pauvre femme se mit à trembler. Depuis cette date fatale, Jenny Dumaraïs n'avait plus connu de repos. Rongée par un feu intérieur, elle se consumait peu à peu. Elle, qui n'avait pas quarante ans, paraissait en avoir soixante. La veille de l'incendie, son mari s'était comporté plus que singulièrement. D'un caractère en « tube de canon », je veux dire fait tout d'une pièce, ce fut en vain qu'il tenta de dissimuler, sa femme s'aperçut sans peine qu'il traimait quelque chose. A minuit et demi, elle le vit sortir de sa couche en tapinois, puis revenir de la même façon, faisant accroire qu'il n'avait été qu'au « petit coin ». A 1 heure et quart, le domestique, réveillé en sursaut, donnait le premier l'alarme. On put, outre quelque peu de mobilier, sauver le bétail, sauf les porcs qui périrent dans le feu. L'assurance couvrit le dommage et Romain Dumaraïs ne tarda pas à reconstruire à la place de son ancienne baraque, comme il l'avait appelée, un certain jour, une maison de son goût, carrée avec bâtiment rural indépendant. A partir de cette nuit d'avril, Jenny ne fut plus la même et ce qu'elle refusa d'admettre au premier abord devint pour elle avec le temps une certitude absolue. Elle continua cependant à être la première et la dernière à l'ouvrage, mais ceux qui la connaissaient avaient

le sentiment qu'elle recherchait dans cette ardeur au travail l'oubli de sa propre existence.

Romain Dumaraïs s'assit à la table où la soupe du soir l'attendait. Les deux femmes vinrent l'y rejoindre et, sans échanger aucune parole, chacun fit jouer le coude et la cuiller. La soupe avalée, Dumaraïs chercha à s'absorber dans la lecture du journal, mais ses gestes brusques et répétés, sa respiration précipitée, décelaient un grand énervement. N'y tenant plus, Jenny, qui vaquait autour de son potager, se retourna et, parlant du fils du fermier voisin, lequel, soir et matin, durant l'absence du domestique des Prés-Verts, prenait en passant le lait pour le conduire à la fromagerie, dit à son mari à brûle-pourpoint :

— En ramenant les boîles ce soir, Jean m'a demandé ce qu'il y avait chez nous que nous avions si peu de lait.

(A suivre).

Jean Doron.

Théâtre Lumen. — La direction du Théâtre Lumen a composé pour cette semaine un programme gai comprenant la dernière création de l'exquise vedette américaine Constance Talmadge: *La Sœur de Paris*, splendide comédie humoristique en 5 parties. Jamais jusqu'à ce jour Constance Talmadge n'avait été aussi adroite, aussi admirablement sincère que dans cette comédie où elle tient un double rôle. Le programme comprend encore *Trois Chauffeurs et une jeune Fille!* comédie comique en 2 parties et *Félix, au pays enchanté !* dessin animé. Programme copieux et de bon goût, bien fait pour contenter les plus difficiles et déridé les plus moroses. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 et dimanche 2 mai, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

Royal Biograph. — Enfin le Royal Biograph présente le film que l'on attendait avec impatience et qui fera certainement sensation à Lausanne *Surcouf, Roi des Corsaires*, merveilleux ciné-roman d'aventures en 8 chapitres d'Arthur Bernède, mis à l'écran par Luitz Morat. D'une grandeur épique et d'un mouvement extraordinaire, cette bande à la gloire du grand Malouin: Surcouf, et surtout ses hauts faits d'armes et de bravoure des anciens corsaires français, roi des océans et maîtres des rives. Jean Angelo incarne Robert Surcouf. On ne pouvait donner à ce personnage historique, si populaire, un meilleur créateur. Cette semaine 1er chapitre « Le Roi des Corsaires, et 2e chapitre « Les Pontons anglais ». *Surcouf*, sera présenté entièrement en 3 semaines. En soirée adaptation musicale spéciale avec orchestre renforcé. Dimanche 2 mai, matinée ininterrompue dès 2 h. 30. Prix ordinaire des places. Prière de retenir les places d'avance.

Pour la rédaction: J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



Examen de la vue

et conseils gratuits

Emile TREUTHARDT, Opticien-Specialiste
Rue de Bourg, 28, Lausanne Tél. 45.49
Se rend dans toutes les localités du canton.

**ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc
Pansements**
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.

W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, Lausanne

CERCUEILS riches et ordinaires — **P. SCHUTTEL**
Rue du Nord 3 — LAUSANNE — Tél. 58.34
Prix et conditions avantageuses.

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonnerie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE